

ÉMILE MEYERSON, D'APRÈS SA CORRESPONDANCE UNE PREMIÈRE ÉBAUCHE

Eva TELKES-KLEIN

RÉSUMÉ : Cet article dresse, à partir de correspondances et de documents inédits déposés à Jérusalem aux Archives centrales sionistes, un portrait d'Émile Meyerson (1859-1933), essentiellement du point de vue de l'homme. C'est ainsi qu'apparaissent son environnement familial (à Lublin), sa formation universitaire (en Allemagne) et son parcours professionnel (installé en France, il travaille dans l'industrie chimique, avant d'occuper un poste dans la presse, puis de diriger un secteur important à la Jewish Colonization Association). Sont également évoquées ses relations avec le milieu intellectuel français et international, où il côtoie tant les savants que les hommes de lettres.

MOTS-CLÉS : Émile Meyerson, cursus universitaire, Jewish Colonization Association, milieu intellectuel.

ABSTRACT : Building upon Emile Meyerson's correspondence and other personal papers, all of them hosted by the Central Zionist Archives in Jerusalem, this article presents a mainly personal portrait of the philosopher (1859-1933). Thus this article describes his family circle in Lublin (Poland), his higher education (in Germany) and his professional course : settled in France, he worked first in chemistry, then got a job as foreign news editor and later took an important position at the Jewish Colonization Association. This article deals also with Meyerson's contacts with the French and international intellectual milieu (scientists as well as writers).

KEYWORDS : Emile Meyerson, universities studies, Jewish Colonization Association, the intellectual milieu.

ZUSAMMENFASSUNG : Auf der Grundlage von Korrespondenzen und anderen unveröffentlichten Quellen, die im Zentralen Zionistischen Archiv (Central Zionist Archives) in Jerusalem aufbewahrt werden, wird ein Lebensbild des Philosophen Emile Meyerson (1859-1933) vorgestellt. Dargestellt werden sein familiäres Umfeld in Lublin (Polen), sein Universitätsstudium in Deutschland und seine berufliche Laufbahn in Frankreich, wo er zunächst in der chemischen Industrie arbeitete, dann als Nachrichtenredakteur in der Presse tätig war und schließlich eine leitende Stellung in der Jewish Colonization Association einnahm. Auch auf seine Beziehungen zu französischen und ausländischen Intellektuellen, zu denen zahlreiche Wissenschaftler und Schriftsteller gehörten, wird in dem Aufsatz eingegangen.

STICHWÖRTER : Emile Meyerson, Universitätslaufbahn, Jewish Colonization Association, intellektuelles Milieu.

Eva TELKES-KLEIN, née en 1947, est historienne au Centre de recherche français de Jérusalem. Ses travaux sur les élites universitaires en France (dictionnaires biographiques) se poursuivent autour d'Émile Meyerson et de ses réseaux. On lui doit également *L'Université hébraïque de Jérusalem à travers ses acteurs. La première génération de professeurs, 1925-1948* (Paris, Honoré Champion, 2004).

Adresse : Centre de recherche français de Jérusalem, 3, rue Shimshon, BP 547, 91004 Jérusalem, Israël.

Courrier électronique : mscnielk@mscc.huji.ac.il
etk@crfj.org.il

Les Archives centrales sionistes conservent le fonds d'Émile Meyerson, fonds très riche (correspondance, brouillons de lettres et de manuscrits – inédits et publiés –, papiers personnels, etc.) qui relève tant de l'histoire générale des Juifs à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle en Europe orientale et en Palestine que de l'histoire et de la philosophie des sciences de cette même période. En effet, à la mort de Meyerson (1933), toutes ses archives – et Meyerson est le type d'homme qui conserve les lettres reçues ainsi que des brouillons de réponses ou autres courriers – sont tout naturellement chez lui, à Paris, rue Clément Marot, dans l'appartement qu'il habite avec sa sœur, Henriette, et Antoinette, la fille de celle-ci. Respectueuse de son frère, Henriette conserve scrupuleusement ces documents. En 1952, après sa mort, son fils Pierre Brauman hérite des dossiers de son oncle, et les entrepose dans une pièce, sans rien en faire. À la mort de ce dernier, les papiers sont transférés chez M^{me} Anne Catherine Ardouin, petite-nièce de Meyerson, qui décide, après de longues négociations entreprises encore du vivant de son père, de les déposer aux Archives centrales sionistes, à Jérusalem.

Le souci de la famille de Meyerson était de mettre tous ces documents à la disposition de la communauté scientifique. Les déposer dans un fonds d'archives ou de bibliothèque en France lui semblait synonyme d'enterrement, les vendre à quelque fonds américain ne lui paraissait pas souhaitable. Dans un premier temps, Pierre Brauman refuse de déposer les archives d'Émile aux archives de l'Université hébraïque, par souci de ne pas contrarier les opinions de son oncle qu'il savait éloigné des thèses sionistes¹. Plus tard, Yoram Mayorek, le responsable des Archives centrales sionistes (ACS), qui s'est lui-même intéressé au rôle de Meyerson dans la colonisation de la Palestine², a su se montrer si persuasif qu'il a obtenu le dépôt des archives d'Émile Meyerson, à charge pour les archives d'en faciliter l'exploitation³. C'est ainsi que le fonds a été classé et catalogué (1999), et qu'il se trouve à la disposition des chercheurs.

1. Nous verrons plus loin que son refus du sionisme ne l'a pas empêché de s'engager dans l'action aux côtés du baron Edmond de Rothschild, pour installer en Palestine des émigrants juifs.

2. « Émile Meyerson et les débuts de son implication dans la Jewish Colonization Association en Eretz Israel », en hébreu, *Catedra*, 62, déc. 1991, p. 76, et « Un philosophe comme directeur général. Émile Meyerson et la Jewish Colonization Association en Palestine », in TRIMBUR (Dominique) et AARONSOHN (Ran.), éd., *De Bonaparte à Balfour. La France, l'Europe occidentale et la Palestine 1799-1917*, Paris, CNRS Éditions (Mélanges du CRFJ), 2001, p. 385-390.

3. Nous tenons tous ces renseignements d'une entrevue avec M^{me} Anne Catherine Ardouin (25 février 2000) et d'autres entretiens. Nous tenons à la remercier ici pour l'accueil favorable qu'elle a toujours réservé à nos questions et à notre démarche en général.

La consultation des archives a d'ailleurs révélé que ce dépôt à Jérusalem correspond au souhait de Meyerson qui écrivait en 1925 :

« Je charge ma nièce Jeanne Brauman de s'occuper de mes collections de gravures et de livres concernant la Pologne, les Juifs ainsi que diverses autres matières. Elle pourra, si elle le désire, les conserver en totalité ou en partie de son vivant, mais je désire que de toute façon, elles entrent un jour dans une collection publique appropriée. Je souhaiterais vivement que ces collections puissent trouver place dans un musée de ma ville natale, Lublin. Mais alors il faudrait parvenir à ce qu'elles constituent un fonds séparé, et que, parmi les curateurs de ce fonds, des représentants de la communauté juive de la ville occupent une place appropriée. Je prie ma nièce Jeanne Brauman de se charger de toutes démarches à cet effet. En aucun cas, aucun juif converti ne pourra jamais faire partie du comité de curateurs du fonds. Dans le cas où les choses ne pourraient pas s'arranger pour la ville de Lublin, je désirerais que le tout fût offert à une institution juive de Jérusalem (peut-être à la Bibliothèque de l'université)⁴. »

Par rapport à ses archives, il manifeste un souci double et précis : que le fonds soit bien individualisé et que seuls des Juifs en assurent la conservation. Il nous semble que cette dernière précision et la mention relative aux Juifs convertis soulignent son attachement au peuple juif et à la tradition juive. Nous reviendrons sur les rapports de Meyerson au religieux.

Pour notre premier contact avec le fonds Émile Meyerson, nous avons opté pour une lecture un peu éclectique, qui nous a permis de faire connaissance avec ses correspondants, et de définir le type de rapports qu'il entretenait avec des hommes aussi divers que Paul Valéry ou Guillaume Apollinaire, Lucien Lévy-Bruhl ou Gaston Bachelard, Arthur James Balfour ou Bernard Lazare. Nous nous proposons donc, dans cet article, de dresser un portrait de la figure d'Émile Meyerson à la lumière des premiers documents consultés dans ce fonds. Notre portrait ne sera certainement pas exhaustif ni systématique, mais se fera plutôt par touches impressionnistes, passant d'un savoir scientifique à des renseignements extraits de ses lettres ou de l'un des cinq petits textes inachevés qui sont autant de débuts de biographie, décrivant ainsi ses intérêts, ses amitiés et ses soucis. Nous ne traiterons pas ici de son activité politique ni de ses apports scientifiques. Nous réservons également pour une autre étude le type de relations qu'il a pu avoir dans le monde juif⁵. Nous nous bornerons à

4. ACS, A408/269, testament du 7 janvier 1925, et ACS, A408/11, lettres d'Hugo Bergmann, bibliothécaire de l'Université hébraïque de Jérusalem, à Meyerson pour lui demander de faire envoyer ses livres à la bibliothèque, voir « De la richesse des Archives centrales sionistes », *Bulletin du Centre de recherche français de Jérusalem*, 13, automne 2003, p. 51-52.

5. Voir notre communication, « Bernard Lazare et Isabelle Bernard-Lazare à la lumière des archives Meyerson », au colloque international à l'occasion du centenaire de la mort de Bernard Lazare, Paris, 16-18 sept. 2003, à paraître.

camper le personnage, sans entrer dans le détail de ses rapports avec tous ses correspondants, ni dans les questions philosophiques ou scientifiques traitées ou abordées dans ses échanges épistolaires.

Émile Azriel Meyerson est né à Lublin le 12 février 1859. Dans un petit texte manuscrit de trois pages non daté, Meyerson s'interroge sur la correspondance de cette date civile et officielle avec la date du calendrier juif⁶, marquant ainsi, là aussi, son attachement au monde juif, même s'il est détaché de la religion, comme nous le verrons plus loin :

« Je suis né à Lublin le 12 février 1859. C'est là du moins la date qu'indique mon extrait de naissance. Mais je me demande si elle est exacte. En effet, à cette époque, dans le milieu auquel appartenait mes parents, personne pour ainsi dire ne faisait attention – sauf, bien entendu, pour ce [qui] avait trait à des actes pouvant donner lieu à une contestation en justice, etc. – de (*sic*) la date officielle ; les anniversaires étaient célébrés uniquement selon la date juive. Or, je suis né (cela, j'en suis sûr, j'ai entendu répéter bien des fois que la date coïncidait avec celle que la tradition attribue à Moïse) le 7 adar. Il serait facile de s'assurer, dirait-on, le jour du calendrier grégorien auquel cette indication correspondait (en Pologne, à ce moment, c'est le calendrier grégorien qui était uniquement en usage ; plus tard, les Russes ont introduit le calendrier julien, mais il n'a jamais prévalu, et les deux dates étaient en usage concurrentement). Toutefois, il y a là un petit problème, car l'année était bissextile, et il y avait donc deux mois d'adar. Lequel est celui où je suis né ? Je me rappelle avoir à plusieurs reprises posé cette question à mes parents. Sans doute y a-t-on répondu de manière convenable, mais en ce qui me concerne, je n'ai gardé à ce sujet qu'un souvenir imprécis. Ma mère me dit que c'était le second adar [...] Mon père, d'ailleurs, penchait plutôt vers le premier mois d'adar, et mes propres souvenirs allaient également dans ce sens [...] J'essaierai quand j'aurai des loisirs définitifs, d'élucider cette petite question⁷. »

Les tables de correspondances entre calendriers juif et grégorien permettent d'établir qu'il s'agit du premier mois d'adar de l'année 1859, mais nous notons une autre différence, à savoir que, d'après ces mêmes tables, le 7 du premier mois adar correspond au 11, et non au 12 février 1859.

De son père, Bernard Meyerson, nous ne savons que peu de choses, sinon qu'il était marchand de draps, qu'il a dirigé la communauté de Lublin pendant

6. Le calendrier juif est un calendrier lunaire à correction solaire : les mois, calculés selon le cycle lunaire, comptent 29 ou 30 jours, les années suivent le rythme solaire et durent, selon le cas, 12 mois (année commune) ou 13 mois (année embolismique). Pour que les fêtes bibliques correspondent aux saisons solaires, il faut faire un ajustement et ainsi, tous les 3 ou 4 ans, on ajoute un second mois d'adar.

7. ACS, A408/137. Dans cet article, tout mot souligné l'est dans les sources.

de longues années et qu'il a survécu de peu à sa femme⁸. D'après un brouillon de lettre de Meyerson à un destinataire inconnu, on peut établir qu'il était né en 1838⁹.

Sa mère, par contre, est bien connue : Malwina, née Horowicz (1839-1922), est une nouvelliste polonaise, auteur d'un roman basé sur des souvenirs familiaux, *Z Ciasnej Sfery (Le Monde étroit)*¹⁰. Issue d'une longue lignée de savants talmudistes de Lublin adversaires du hassidisme, elle épouse Bernard Meyerson en 1856. La famille se compose des parents et de trois enfants : Émile et Henriette, de quatorze ans sa cadette, qui s'installent en France, et Franciszka, surnommée Frania dans la famille, qui reste en Pologne. Cette dernière, « poète et patriote, animatrice de la légion Polonaise aux côtés de Pilsudski, devait mourir dans le ghetto de Varsovie¹¹ ».

Meyerson vouait à sa mère une « affection importante » ainsi que lui écrit un familier de la famille, Alfred Berl¹², à l'occasion de la mort de sa mère. Meyerson en témoigne lui-même dans les remerciements qu'il adresse au Grand rabbin de France dans les mêmes circonstances :

« [...] vous avez deviné quelle influence dominante la défunte a exercée sur la formation de mon intelligence et à quel point je lui suis redevable de ce qui, en moi, peut avoir une valeur quelconque. Par le fait, je rapportais tout à elle et le monde me semble bien obscurci, bien rétréci depuis qu'elle n'est plus. Excusez-moi d'étaler ainsi ma douleur, ce sont vos paroles de profonde compréhension qui en ont évoqué l'expression. Vous ne pouviez me décerner d'éloge auquel je fusse plus sensible qu'en m'associant à celui que vous faites à ma mère¹³. »

Pour ce qui est de son parcours personnel et intellectuel, seront utilisés de larges extraits de ce qui peut être considéré comme une autobiographie scientifique¹⁴, texte que Meyerson envoie à Félicien Challaye, en juillet 1924, pour montrer le « caractère européen de sa personnalité et de sa formation¹⁵ ».

8. ACS, A408/179, texte d'un article nécrologique de Malwina Meyerson, paru dans *La Tribune juive*, févr. 1922, et ACS, A408/146, lettre du 3 septembre 1924 de M^{me} Marie Nageotte-Wilbouchewitch qui mentionne : « [Jean] me charge de vous exprimer toute sa sympathie à l'occasion de la mort du bon vieux papa. »

9. ACS, A408/269.

10. ACS, A408/179, texte de Maxim Vinaver sur la carrière littéraire de la mère d'Émile Meyerson.

11. André METZ, « Émile Meyerson », *Bulletin de la Société française de philosophie, Commémoration du centenaire de la naissance de deux épistémologues français : Émile Meyerson et Gaston Milhaud*, séance du 26 novembre 1960, 55^e année, 2, avr.-juin 1961, p. 97.

12. ACS, A408/269, lettre d'Alfred Berl, 8 févr. 1922.

13. ACS, A408/269.

14. ACS, A408/9.

15. ACS, A408/9, lettre adressée à Ignace Meyerson, 19 juil. 1924.

C'est à l'occasion d'un compte rendu de l'ouvrage *De l'explication dans les sciences* destiné à la revue *Europe*, que Challaye s'adresse à Meyerson pour réunir les éléments d'une chronique¹⁶. Le récit de Meyerson commence ainsi :

« Je suis né dans l'ancien Royaume russe de Pologne en 1859. J'ai fait une grande partie de mes études secondaires ainsi que mes études supérieures en Allemagne (à Leipzig, Berlin, Göttingen et Heidelberg – vous savez que les étudiants là-bas se déplacent volontiers d'une université à l'autre). »

Il faut noter que Meyerson passe sous silence son enfance, sans indiquer s'il a suivi une formation juive traditionnelle ou si, au contraire, il a eu un cursus classique. Aucun document consulté jusqu'à présent ne donne d'indication sur cette question : elle ne manque cependant pas d'intérêt pour qui étudie les communautés juives de Pologne. Cependant, comme Meyerson indique lui-même qu'il vient d'un milieu non croyant¹⁷, tout laisse à penser qu'il a suivi un enseignement classique, même si la position de son père dans la communauté permet de supposer qu'il a éduqué ses enfants dans la tradition.

Entre autres sujets d'études, Meyerson s'intéresse à la chimie, et étudie à Heidelberg, auprès du grand chimiste Robert Wilhelm Eberhard Bunsen. Ce dernier lui établit, le 18 mai 1882, un certificat attestant du sérieux de ses travaux pratiques de chimie, en particulier les analyses inorganiques, analyses des gaz et analyse spectrale¹⁸. Dès la fin de ses études, en 1882, il s'installe en France.

« Mais aussitôt celles-ci terminées en 1882, je suis venu en France, que je n'ai plus quittée sauf pour des voyages d'une durée plus ou moins longue, mais où je n'ai pour ainsi dire aucun contact avec la vie spirituelle des pays que je visitais ; je n'ai plus fait que traverser l'Allemagne. Ainsi ce que j'appellerai ma formation spirituelle a commencé et s'est continué (*sic*) à Paris. J'étais à l'origine chimiste, et après un stage au laboratoire du Collège de France, je suis entré dans l'industrie. Dès le début de mon séjour parisien, je m'étais senti attiré par l'histoire de la chimie¹⁹. »

Arrivé en France, il commence par travailler au laboratoire de Paul Schutzenberger²⁰, puis entre comme chimiste dans une usine de produits

16. « Un philosophe européen. M. Émile Meyerson », chronique parue dans *Europe*, t. IX, 33, 15 sept. 1925, p. 97-101.

17. ACS, A408/ 65, brouillon non daté.

18. ACS, A408/263.

19. ACS, A408/9.

20. Paul Schutzenberger (1829-1897), docteur en médecine (études de médecine à Strasbourg), préparateur de chimie au Conservatoire des arts et métiers, professeur à l'école supérieure de chimie de Mulhouse, chef des travaux chimiques au Collège de France, professeur à partir de 1876. Élu à l'Académie de médecine en 1884, auteur d'un *Traité de chimie générale, comprenant les principales applications de la chimie aux sciences biologiques et aux arts industriels*, 7 vol., Paris, Hachette, 1880-1894.

organiques²¹. Cette expérience dans l'industrie chimique l'incite à tenter d'exploiter à son compte une fabrication synthétique de l'indigo, qu'il avait mise au point d'après une réaction indiquée par le chimiste allemand Bayer. Il consacre deux ans à cette recherche et dépose un brevet (Brevet d'invention de quinze ans, du 10 janvier 1888, délivré le 23 mars 1888, n° 188072, production d'une matière colorante bleue)²², qui se solde par un échec et se traduit par la ruine de Meyerson. Tout en travaillant au laboratoire du Collège de France, à l'usine, puis à cette invention, il commence à s'intéresser à l'histoire de la chimie et publie ses premiers articles dans la *Revue scientifique* :

« Mon ambition fut dès lors de composer une histoire de la chimie avec toute la précision et la minutie de Kopp, mais avec la clarté de J. B. Dumas. Je m'y préparais en accumulant des monceaux de notes (les ennemis de l'érudition sorbonnarde diraient : des fiches) et, de temps en temps, je publiais de courts articles généralement dans la *Revue Scientifique* ; j'en ai cité deux dans mes livres, ceux sur Jean Rey et sur Turquet de Mayerne²³ ; mais en général, je n'ai tiré parti de ce savoir que pour mes études épistémologiques. Bien entendu, ces travaux allaient de pair avec ceux du laboratoire d'abord et de l'usine ensuite. J'arrivais, tant bien que mal à concilier les choses, mais j'avançais lentement. Or, j'étais arrivé, assez rapidement, à me dégoûter de l'industrie ; après des débuts assez brillants, je m'étais ruiné, en faisant une invention qui ne marchait pas (du moins en grand)²⁴. »

Cet échec, combiné avec des raisons économiques, le pousse à s'orienter vers « des études théoriques » et à trouver un travail rémunérateur qui lui permette de se consacrer à la recherche. C'est ainsi que, grâce à sa connaissance des langues²⁵, il se trouve engagé par l'agence Havas comme rédacteur pour la politique étrangère (34, rue Notre-Dame-des-Victoires). Il y travaille

21. Établissement Collineau et Cie, 1 rue du Bailly, La Plaine St Denis (1883-1884), et à Argenteuil, où il est engagé comme chimiste à partir du 31 mars 1884, chimiste en chef, à compter du 3 décembre 1885, et enfin directeur, comme l'attestent ses cartes de visite (ACS, A 408/263). Lettre de démission du 10 juillet 1886, et demande de prise d'effet au 1^{er} octobre 1886.

22. Le 9 janvier 1888, le cabinet d'Armengaud Jeune, ingénieur conseil, atteste que Meyerson a payé 150 francs pour la taxe et les frais généraux d'une demande de brevet d'invention de 15 ans en France, pour la préparation d'un colorant bleu surnommé tétraméthyle-indigone, ACS, A408/263.

23. « Jean Rey et la loi de la conservation de la matière », *Revue scientifique*, t. XXXIII, 1^{er} semestre, 1884, p. 299, et « Théodore Turquet de Mayerne et la découverte de l'hydrogène », *Revue scientifique*, t. XLII, 24 nov. 1888, p. 665.

24. ACS, A408/9.

25. Les divers textes que nous avons consultés dans les archives prouvent sa connaissance du polonais, du russe, du français, de l'anglais, de l'allemand. Il lit également l'italien. Il écrit tous ses textes scientifiques en français.

de 1889 à 1898. Son emploi du temps lui laisse des loisirs qu'il consacre à « ses chères études ».

« Et alors, j'eus la conviction que ma vraie vocation était ailleurs, dans le domaine des études théoriques. C'est pour pouvoir les poursuivre plus librement que j'entrai, en qualité de rédacteur pour la politique étrangère, à l'Agence Havas ; la situation était peu rémunératrice, mais n'exigeait qu'un effort journalier minime. Ce sont les neuf années que j'y passais (1889-1898), qui ont été, je crois, les plus fécondes au point de vue de ma formation. Tout de suite presque, la direction de mes recherches changea ; je cessais de m'occuper de l'histoire de la chimie pour m'intéresser aux ressorts cachés de cette évolution. En effet, *a priori* en quelque sorte, s'était établie en moi cette conviction inébranlable qu'il devait y avoir, en tout savoir et sous quelque forme qu'il se présentât, un canevas unique, qu'il ne se pouvait pas, en dépit des apparences, que par exemple, la science du Moyen-Âge fût quelque chose d'essentiellement différent à ce point de vue de la science moderne²⁶. »

Le travail de recherche l'absorbe, il s'y consacre en passant de longues heures à la Bibliothèque nationale. C'est vraisemblablement Lucien Lévy-Bruhl qui le recommande au conservateur, en le priant « de bien vouloir donner une carte permanente pour la salle de lecture à M. le Dr. Meyerson qui poursuit des travaux de philosophie et d'histoire des sciences²⁷ ». Il travaille également chez lui, en se levant vers 3 h du matin, car ses obligations professionnelles ne lui facilitent pas la tâche. Plusieurs textes évoquent ses difficultés à concilier recherche et travail rémunérateur. C'est ainsi, par exemple, qu'il est amené à solliciter de Lucien Herr une faveur, alors qu'il travaille déjà à la Jewish Colonization Association « au bureau (2, rue Pasquier) où [il se] trouve tous les jours (samedi excepté) le matin et l'après-midi, jusqu'à 5 h²⁸ » :

« J'aurais encore quelque chose à vous demander. Delbos me dit que votre bibliothèque possède la grande édition des œuvres de St Thomas (Sumptibus Leonis XIII). Y aurait-il moyen, par un artifice quelconque, de l'emprunter pour quelque temps ? Je n'ai aucune qualité officielle, c'est entendu, mais vous savez que je suis un travailleur sérieux et qu'en outre je travaille dans des conditions fort difficiles : les heures de bibliothèques coïncident généralement avec les heures de bureau, une séance un peu prolongée à la Bibl. Nationale est un luxe que je ne puis m'offrir que fort rarement. Je me figure – mais c'est

26. ACS, A408/9.

27. ACS, A408/65, carte de visite, sans date.

28. ACS, A408/282, brouillon de lettre de Meyerson à Lucien Herr, non datée, mais l'enveloppe de la réponse, citée ci-dessous, est tamponnée du 18 juillet 1910.

peut-être un excès de vanité – que je suis précisément ce cas exceptionnel pour lequel il convient de faire fléchir la rigueur des règlements²⁹. »

Mais le conservateur de la rue d'Ulm reste très strict sur le règlement :

« Quant à St Thomas, nous n'avons que quelques volumes de la grande édition ; le service nous a été rapidement coupé ! Et ce sont des volumes qui, en raison de leur format *in folio*, ne sortent pas de la bibliothèque, même pas pour rester à l'intérieur de l'École, et ne peuvent être consultés que sur place. C'est un grand ennui, mais c'est une impossibilité que je ne vois guère le moyen de tourner³⁰. »

Meyerson quitte l'agence Havas en 1898, pour entrer au service d'une œuvre philanthropique du baron Edmond de Rothschild, qui s'efforce d'installer en Palestine des émigrants juifs. Puis, quand l'année suivante, le baron de Rothschild passe un accord avec la Jewish Colonization Association pour lui confier ses colonies en Palestine, Meyerson en prend la direction pour les secteurs de l'Europe et de l'Asie mineure. Voici ce qu'il en écrit :

« [...] 1898, j'ai une nouvelle fois changé de carrière. Arrivé aux approches de la quarantaine, j'étais, quoique célibataire et n'ayant que des besoins très restreints, gêné par la modicité de ma situation matérielle. Je ne pouvais songer à l'améliorer, comme le faisaient mes camarades, par des travaux faits à côté, car il eût fallu prendre sur le temps consacré à l'étude, ce qui eût été aller à l'encontre même du but que je m'étais proposé en entrant à l'Agence Havas. J'étais aussi quelque peu dégoûté de la vanité du métier que je faisais et qui m'avait pourtant amusé tout d'abord. C'est pourquoi j'acceptais d'entrer dans une grande administration semi-philanthropique, le côté social de la tâche qui m'était dévolue constituant d'ailleurs un appât de plus. Je ne me dissimulais point que ma nouvelle situation exigerait de moi un effort tout autre que celui, minime, que j'avais l'habitude de consacrer à l'Agence Havas. Mais j'avais confiance en mes forces pour mener de front ces deux activités et, en somme, je ne me suis point trompé trop lourdement. Sans doute, cela a été, parfois, assez dur. Je crois que je n'ai jamais travaillé, à mon bureau, moins de sept heures par jour, d'un travail toujours très abondant, parfois bien énervant, parce qu'entraînant une responsabilité considérable, y ajouter un certain nombre d'heures consacrées à la philosophie n'était pas toujours chose aisée – sans compter les difficultés particulières que présentaient les heures d'ouverture des bibliothèques, qui coïncidaient le plus souvent avec celles du bureau. Il est certain que les circonstances n'étaient point sans exercer une influence sur le travail philosophique ; si j'étais resté à l'Agence Havas, *Identité et réalité* eût

29. *Ibid.*

30. ACS, A408/282, lettre de Lucien Herr, voir *supra* n. 28, p. 205.

paru sans doute plusieurs années plus tôt, et le reste à l'avenant. Mais en somme, j'ai pu tout de même projeter hors de moi ce qu'il y avait en moi, et je ne regrette rien, car sans compter l'amélioration de ma situation matérielle, l'activité dont j'ai parlé a certainement contribué à élargir mon horizon spirituel. La maladie dont je suis atteint m'a forcé à abandonner mes fonctions au printemps 1923, et je peux, depuis, consacrer ce qui me reste de vie et de force (ce n'est plus beaucoup, je le crains) à mes « chères études » – expression consacrée mais qui, je le crois, désigne dans mon cas quelque chose d'assez tangible³¹. »

C'est dans cette fonction, qu'il occupe jusqu'au printemps 1923, qu'il est amené à voyager pour rendre compte de la situation des Juifs de Palestine ou de Russie et établir les dispositions à prendre comme directeur de la Jewish Colonization Association pour l'Europe et l'Asie. C'est ainsi que, comme l'indique l'introduction du *Recueil de matériaux sur la situation économique des israélites de Russie, d'après l'enquête de la Jewish Colonization Association*³², au printemps de l'année 1898, trois délégués de la société (MM. G. Wolf, Alfred Berl et Émile Meyerson) sont chargés de recueillir des renseignements sur la situation des Juifs de la zone de résidence³³. Au retour, ils présentent au conseil de l'Association un rapport contenant les observations qu'ils avaient faites eux-mêmes et les renseignements qu'ils avaient pris sur place. L'ouvrage qu'ils rédigent est cité par Jean Brunhes comme un modèle de géographie humaine. Meyerson reste en activité pour le compte de la Jewish Colonization Association jusqu'à sa retraite, en 1923.

Voilà, retracé à grands traits, le parcours professionnel d'Émile Meyerson. Il faut ajouter que Meyerson est naturalisé français le 18 novembre 1926, n'ayant pas voulu demander sa naturalisation avant la libération de la Pologne, après la Première Guerre mondiale. André Metz l'aide dans les démarches administratives. Metz termine sa lettre du 6 juin 1926 par cette question : « Avez-vous entendu parler de votre naturalisation³⁴ ? » Deux mois plus tard (carte du 25 août 1926), Metz écrit :

« J'ai pu m'occuper de votre affaire, mais pas plus à la Justice qu'à la Préfecture de police on n'a pu me donner de renseignements sur ce qui avait pu se passer dernièrement et sur l'état actuel du dossier. Il paraît que les services sont en

31. ACS, A408/9.

32. Paris, Félix Alcan, 1906.

33. Ensemble des vingt-cinq provinces entre la mer Baltique et la mer Noire où le pouvoir tsariste autorisait les Juifs à s'installer au XIX^e siècle. Après la révolution, en février 1917, le Gouvernement provisoire abolit la contrainte de résidence en même temps que les autres lois restrictives à l'égard des Juifs.

34. ACS, A408/70.

réorganisation (il le faudrait en effet...). On m'a promis de faire diligence (va-t-on ouvrir une nouvelle enquête ??...)»³⁵. »

À partir de 1924, la maladie rythme ses jours. Tout au long de sa vie, Meyerson souffre d'insomnies, ce qui semble avoir été également le cas de sa sœur Franciszka³⁶. De plus, les maladies le clouent à la maison ou, une tuberculose osseuse, par exemple, le contraint à plusieurs séjours en sanatorium à Leysin. Un zona lui inflige d'« atroces douleurs » qui ne lui laissent que quelques heures de répit :

« [...] mon état de santé continue malheureusement peu satisfaisant (*sic*). Ayant changé d'altitude, je dors un peu mieux ou du moins plus longtemps – pendant les derniers mois à Leysin, je n'ai guère eu en moyenne deux heures de sommeil sur vingt-quatre – mais les douleurs sont toujours très fortes et je suis entièrement incapable du plus minime effort³⁷. »

Il meurt le dimanche 3 décembre 1933, dans l'après-midi, chez lui, ayant à son chevet sa sœur, Henriette Brauman. Il est enterré au cimetière du Père-Lachaise le mardi 5.

Meyerson semble avoir souffert de n'avoir pu se faire admettre dans les institutions. Dans le conte philosophique où il fait des rapprochements entre Henri Bergson et lui-même, il écrit :

« On fut obligé, de même, de constater que, de ces deux philosophes, le premier seul paraissait avoir une véritable biographie : il était de son vivant – comme presque tous ceux qui avaient marqué leur nom dans la production philosophique européenne – professeur dans une institution d'enseignement supérieur appelée le Collège de France, institution qui, à la vérité, apparaissait comme quelque peu bizarre puisqu'au point de vue de l'organisation, de la forme de l'enseignement, etc., elle ne ressemblait point aux universités dont le type était à peu près de même partout à l'époque, mais institution dont l'existence est néanmoins fort bien garantie par des renseignements venus d'ailleurs. Quant à Meyerson, tout au contraire, la seule information précise que l'on possède était de nature purement négative : il ne fut point, affirme-t-on, professeur nulle part, et eut même une activité pratique très différente et absorbante, activité "administrative" à ce que l'on prétend. Mais on sait aussi d'autre part, qu'il ne fut pas fonctionnaire de l'État. Dès lors que faisait-il dans la vie ? Et comment, si cette activité, comme on le raconte également, a continué après la cinquantaine, a-t-il pu trouver le temps d'accumuler des volumes dont la confection, tous ses

35. *Ibid.*

36. ACS, A408/269, lettre de K. Gutenbaum, Kowel (Pologne), 3 févr. 1932.

37. ACS, A408/70, lettre dactylogr., Vevey le 16 octobre 1924.

contemporains paraissent d'accord à ce sujet, exigeait une somme de travail continu et considérable ? En regardant les choses d'un peu haut, l'observateur impartial a certainement plutôt l'impression qu'il n'y a en somme, pour ces deux hommes, qu'une seule biographie, celle de Bergson, les prétendus détails que l'on fournit sur Meyerson ont été inventé (*sic*) postérieurement, afin de combler une lacune devenue plus apparente à mesure que s'accumulaient les informations sur les deux philosophies³⁸. »

Nous ne pouvons malheureusement pas dater ce texte. Il eut été fort éclairant de savoir si Meyerson l'avait écrit avant ou après 1923, date d'une vaine candidature au Collège de France. En effet, une lettre d'Ignace Meyerson nous indique qu'il souhaite faire acte de candidature³⁹ :

« Piéron m'apprend à l'instant que, d'après ce que lui a dit Janet, tu te présentes. J'en suis très surpris... Je lui ai répondu que cela ne me paraissait pas possible, que nous aurions été, lui et moi, les premiers renseignés.

« Je ne pense pas, en effet, que tu veuilles nous mettre tous les trois à nouveau dans la situation où nous étions le mercredi de la précédente élection. Si décidément tu es candidat, il faudrait ne pas l'être en secret en quelque sorte, il faudrait que tu en informes Piéron⁴⁰. »

Il semble même que ce ne fut pas là sa seule tentative, comme le laisse entendre un message, malheureusement non daté, de Jean Nageotte :

« Cher Ami, je voulais vous dire combien je suis fâché de toute cette histoire ! cela a été si mal joué ! Mais ne vous fâchez pas et restez disposé à une candidature sérieuse, cette fois. Passe encore d'être ouvrier de la 11^e heure, mais candidat de la 12^e ! et au Collège ! La prochaine fois, vous aurez Meillet et Janet, qui, cette fois-ci, étaient engagés ailleurs. Je regrette de ne pas vous voir on m'avait dit que vous alliez à votre bureau à 9 h. 1/2 et je pensais n'être pas indiscret à 9 h.

« De tout cœur vôtre

« JN

« Il y aura bientôt une chaire vacante : elle vous reviendra. J'ai voté encore pour vous au 2^e tour, bien qu'il fût évident que la physiologie avait désormais plus de chance que l'histoire, et la plupart de vos partisans ont fait de même, pour souligner mieux leur regret profond⁴¹. »

38. ACS, A408/264.

39. Des recherches ultérieures dans les archives du Collège de France nous permettront de préciser cette question.

40. ACS, A408/67, lettre d'Ignace Meyerson, 12 mars 1923.

41. ACS, A408/146, lettre de Jean Nageotte, sans date.

De même ne s'explique-t-il pas pourquoi, étant naturalisé français, il n'est pas élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, mais seulement correspondant étranger, comme James Ward, à qui il succède.

« Une toute petite aberration seulement sur une indication biographique : je ne suis pas membre de l'Institut, mais seulement correspondant étranger (comme l'était évidemment aussi James Ward. Cela est, assurément, un peu bizarre, puisque je suis en même temps naturalisé français, et que je l'étais même déjà (mais depuis peu de jours) au moment où l'Académie des sciences morales m'a choisi ; mais je ne suis, en aucune façon, responsable de cette anomalie⁴². »

Cette « aberration » le surprend d'autant plus qu'il se revendique « dans la lignée de la science française⁴³ » et qu'il se « veut » français⁴⁴.

Hors institutions, il sait cependant s'imposer dans le monde scientifique. Nous l'avons vu (*supra*, p. 205), c'est Lucien Lévy-Bruhl qui prend la peine de l'introduire auprès d'un conservateur de bibliothèque, peut-être la Bibliothèque nationale ; c'est Henri Delacroix qui emprunte des livres pour lui à la bibliothèque de la Sorbonne :

« Cher Monsieur Meyerson

« J'espère que la bibliothèque Victor Cousin sera ouverte mardi. Entre 2 h et 2 h 1/2 (j'ai mon cours à 2 h 3/4) je m'occuperai de réunir vos livres que je laisserai entre les mains du garçon de la bibliothèque : vous pourriez les faire prendre là, le même jour avant 4 heures. Ce serait, je crois le plus commode et le plus sûr. Si quelque chose manque dans le paquet, c'est que je ne l'aurai point trouvé.

« Je suis heureux de savoir que vous allez et parce que vous ne sortez pas encore, je tâcherai d'aller vous faire une petite visite

« Votre tout dévoué

« H. Delacroix⁴⁵. »

Ou encore, c'est Bachelard, jeune professeur de physique, nommé en province qui se présente directement à lui en lui faisant envoyer sa thèse, *Étude sur l'évolution d'un problème physique. La propagation thermique dans les solides* :

« Bar-sur-Aube 30 novembre 1927

« Monsieur,

« Je vous fais envoyer par Mr Vrin les deux thèses que j'ai soutenues devant la faculté des lettres de Paris. Combien je serais heureux que vous puissiez les juger favorablement !

42. ACS, A408/9, brouillon de lettre du 15 avril 1928.

43. ACS, A408/9, brouillon de Meyerson à Challaye, sans date, mais postérieur à la publication de l'article de Challaye paru en septembre 1925.

44. Cité in A. METZ, *art. cit. supra* n. 11, p. 105.

45. ACS, A408/269, lettre du 25 avril 1919.

« Comme je vis isolé, je me permets de me présenter directement à vous. J'ai suivi une carrière sans unité. J'ai dû, au sortir du collège, entrer dans l'Administration des PTT et je fus ainsi conduit à des études de mathématiques et de physique. Je fus admissible au dernier concours d'avant la guerre d'élève ingénieur des télégraphes, mais la guerre ne m'a pas permis de suivre cette carrière. À ma démobilisation, je préférerai entrer dans l'enseignement. Je passai successivement la licence de philosophie et il y a 5 ans, l'agrégation de philosophie. Je suis cependant resté professeur de physique au Collège de Bar-sur-Aube. C'est un enseignement qui me plaît et ici je puis élever ma petite fille dans la paix ; car je suis veuf depuis 7 ans.

« Le seul ennui est mon éloignement des bibliothèques. J'y supplée de mon mieux en empruntant des livres à l'Université de Dijon. Je pense pouvoir ainsi entreprendre un travail nouveau.

« Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux.

« Bachelard

« Bachelard, professeur au Collège

« Bar-sur-Aube⁴⁶. »

À qui il répond sans tarder, en l'engageant à lui rendre visite lors de son prochain passage à Paris, comme l'atteste la deuxième lettre de Bachelard, trois semaines plus tard.

Sans compter tous ceux qui fréquentent le cercle qui se réunit régulièrement chez lui et où l'on rencontre des hommes de renom, tels que Paul Langevin, Salomon Reinach, Lucien Lévy-Bruhl, Alexandre Koyré, Henri Gouhier, René Poirier, Vladimir Jankélévitch, Henri Sérrouya, Paul Souday, Félicien Challaye, Ignace Meyerson, le général André Metz, André George, Louis de Broglie.

Si l'on souhaite approcher l'homme du point de vue humain et psychologique, on peut se référer aux nécrologies, toujours élogieuses, comme le veut le genre, mais instructives cependant. Mais on peut également lire l'analyse graphologique trouvée dans ses papiers. Bien que rien ne permette de certifier que cette analyse concerne Émile Meyerson, tout laisse à penser que c'est bien de lui qu'il s'agit, à commencer par la simple présence de ce document dans ses archives :

« Analyse graphologique : écriture d'érudit, méthodique, qui fonde ses conclusions sur des observations poussées, et examine les tenants et aboutissants avant de se prononcer. Choisit ses termes et utilise des concepts bien définis. Caractère du scientifique idéal, modeste, non péremptoire, objectif, droit, discipliné, persévérant. Inspiré par l'austérité spartiate, pouvant passer pour pédant. Réserve, sérieux, esprit critique, strict dans les principes.

46. ACS, A408/274.

« Les motifs personnels n'influencent pas ses actes. N'a ni vanité, ni ambition personnelle, mais il est dévoué et fidèle à ses idéaux⁴⁷. »

Cette analyse rappelle beaucoup ce que mentionne Metz à propos de l'écriture de Meyerson :

« Peut-être arriverai-je à écrire des livres à la manière dont vous écrivez les vôtres, c'est-à-dire en commençant par un article, dont les paragraphes deviennent ensuite des chapitres, et qui eux-mêmes s'étoffent, s'épaississent peu à peu⁴⁸. »

De même Koyré, dans un article nécrologique, décrit-il la manière dont Meyerson mène ses travaux de recherche :

« Il avait une curieuse méthode de travail. Les livres commençaient par être de petits articles : *La Déduction relativiste* devait, tout d'abord être une préface à la traduction française d'un ouvrage d'Einstein et *Le Cheminement de la pensée*, une étude destinée à la *Revue Philosophique*. Il les laissait « mijoter », les reprenait ensuite, les nourrissant de notes, de citations, de digressions – il aimait répéter la phrase de Pascal sur les digressions qui mènent au but –, intercalant des pages, parfois des chapitres entiers. L'œuvre grossissait, pour ainsi dire, par intusception (*sic*)⁴⁹. Les idées évoquaient des idées analogues, les faits d'autres faits qui s'organisaient, s'ordonnaient autour des pôles de sa pensée comme un tas de limaille s'ordonne et s'organise autour des pôles d'un électro-aimant. L'article devenait un petit livre, puis un ouvrage moyen et finissait par se transformer en gros volumes. Il ne se pressait jamais. Il avait le temps. *L'Identité et réalité* a coûté vingt ans de travail⁵⁰. »

Si l'on veut rendre compte de son rapport au religieux, les textes ne nous laissent aucun doute et nous le montrent dénué de tout sentiment religieux : « Je suis, en effet, juif comme M. Einstein, tout en étant, au point de vue des convictions religieuses, agnostique comme M. votre beau-père⁵¹. »

47. ACS, A408/177.

48. ACS, A408/70, 9 juillet 1926.

49. Intusception.

50. Alexandre KOYRÉ, « Émile Meyerson, 1859-1933 », *La Semaine égyptienne*, [1933 ou 1934 (?)], p. 20.

51. ACS, A408/70, lettre dactylographiée, non datée, adressée en réponse à la lettre de Metz du 18 août 1924, dans laquelle ce dernier écrit : « Mon beau-père, Paul Marchal, est incroyant (sans hostilité) et de tendances positivistes. »

Alexandre Marie Desrousseaux, ami de longue date, confirme dans son article nécrologique, cette absence de croyance :

« La belle figure qui m'avait frappé dès le jour où nous sûmes le nom l'un de l'autre avait pris avec l'âge – en dépit ou à cause du mal qui le rongait, je n'en sais rien –, une calme expression d'autorité morale et de hauteur intellectuelle. Comment n'eût-on pas pensé aux prophètes d'Israël ? Et c'était pourtant une image inexacte, car je n'ai connu personne, je crois, plus à l'abri que lui de tout mysticisme⁵². »

Cependant, Meyerson lui-même ne cache pas un certain penchant pour la superstition – et d'autres textes nous le montrent même attiré par le surnaturel. Dans un brouillon de lettre, sans doute à Lucien Lévy-Bruhl, non daté, qui porte la mention « 1920-1923 », rajoutée au crayon sans doute par la bibliothécaire de la Bibliothèque nationale à qui Jeanne Brauman avait confié ses archives pour un premier classement⁵³, Meyerson écrit :

« Peut-être, étant né dans un pays où tout le monde est croyant (quoique appartenant à une famille qui ne l'était guère) ai-je conservé dans le tréfonds de mon être inconscient plus d'éléments superstitieux que si j'étais Français d'origine ; ce qui est certain, c'est que jamais je ne me suis senti aussi primitif ou du moins aussi proche des primitifs qu'en lisant vos admirables exposés⁵⁴. »

Du point de vue humain, sa correspondance montre un homme fidèle et généreux, disposé à aider, qui n'hésite pas à prêter de l'argent ou à faire des cadeaux. Ainsi ne manque-t-il pas d'envoyer bonbons ou oranges de Jaffa aux épouses de ses amis ou aux femmes avec qui il est en relation. Dans le même article nécrologique, Desrousseaux témoigne de sa fidélité :

« Il y a eu cette année – vers le mois de juillet, je pense – exactement quarante ans que j'ai connu Émile Meyerson et lié avec lui une amitié qui, pour un homme comme lui, ne pouvait être que fidèle⁵⁵. »

Cette fidélité est patente à la lecture des lettres qu'il échange avec ses correspondants. Si un doute subsistait, nous en voudrions pour preuve le choix que font deux de ses amis, Bernard Lazare et Jean Moréas, l'un en le chargeant d'éditer les notes réunies pour la préparation de son grand livre sur les

52. ACS, A408/1, *Le Populaire*, 5 déc. 1933, p. 4.

53. Témoignage de M^{me} Ardouin, févr. 2001.

54. ACS, A408/65.

55. ACS, A408/1, Alexandre-Marie Desrousseaux, *Le Populaire*, 5 déc. 1933, p. 4.

questions juives, *Le Fumier de Job*⁵⁶, l'autre en le désignant comme exécuteur testamentaire⁵⁷.

Cependant, l'examen de sa correspondance étonne par l'absence de lettres de Jean Moréas, de Maurice Maindron ou de Charles Maurras, que l'on sait des amis et qu'il rencontre au café Vachette, au Steinbach ou encore à la Côte d'or⁵⁸. En effet avec Souday ou Desrousseaux, les échanges sont fréquents, qu'il s'agisse de fixer un rendez-vous pour déjeuner au restaurant ou d'annoncer une visite pour discuter :

20 mars 1921

« [Papier à en tête Chambre des députés]
 « Mon cher ami,
 « Nous acceptons samedi. Nous ré-acceptons vendredi, qui va mieux encore.
 « Comptez donc sur nous deux vendredi pour l'agape philosophico-amical et croyez à mes sentiments affectueux.
 « A. M. Desrousseaux
 « A vendredi⁵⁹ ! »

De sa personnalité et de son caractère, Meyerson lui-même laisse percevoir quelques traits. Ainsi, dans une de ses toutes premières lettres à Metz, se livre-t-il et n'hésite-t-il pas à écrire :

« J'ai eu comme vous une double occupation et j'ai dû partager mon temps entre les nécessités d'une carrière (qui était même, pendant vingt-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'au début de ma maladie et à ma retraite qui en a été la conséquence, fort absorbante) et mes travaux abstraits. Mais ce faisant, j'ai dû renoncer au mariage. Votre vie, tout au contraire est, de ce côté encore, remplie. C'est donc que vous avez tiré le gros lot à la loterie de l'existence humaine, vous avez trouvé la compagne rare qui non seulement ne vous gêne point dans votre effort, mais y aide. »

Et il ajoute plus loin :

« Je ne crois pas que sur ma personne, même en cherchant, vous auriez trouvé dans les Revues, etc., beaucoup de détails. Ma vie, en effet, n'a rien de commun avec mes travaux philosophiques. Je n'ai jamais été professeur, et n'ayant aucune fortune, il a fallu que j'aie une carrière me permettant de

56. Ouvrage posthume, Paris, Rieder, 1928. Voir le testament de Bernard Lazare, cité par Jean-Denis BREDIN en annexe à sa réédition de *L'Antisémitisme, son histoire et ses causes*, Paris, Éditions 1900, 1990, p. 417. Il nous est encore difficile d'établir avec certitude dans quelle mesure Meyerson a pu respecter les dernières volontés de son ami Lazare.

57. Robert A. JOUANNY, *Jean Moréas, écrivain français, 1878-1910. Étude biographique et littéraire*, thèse pour le doctorat ès lettres, présentée à la faculté de lettres et sciences humaines de l'université de Toulouse, 1967, p. 506, n. 24.

58. A. M. Desrousseaux, *Le Populaire*, 5 déc. 1933, p. 4.

59. ACS, A408/27, A. M. Desrousseaux, lettre du 21 mars 1921.

suffire à mes besoins matériels. J'en ai même eu plusieurs successivement – si cela vous intéressait et si les circonstances le permettent, je vous enverrai d'ici quelque temps copie d'une lettre que j'ai adressée assez récemment à un ami où je raconte les phases de mon développement intellectuel. Depuis un an et demi environ, j'ai pris ma retraite comme je crois vous l'avoir écrit, étant atteint de tuberculose osseuse. Je jouis d'ailleurs d'une aisance relative – étant donné surtout que je suis célibataire, sans enfants (mais j'ai des neveux et nièces que j'aime beaucoup – une de mes nièces me tient compagnie en ce moment et c'est à elle que je dicte la présente lettre)⁶⁰. »

Notons que cette confidence s'adresse au jeune capitaine Metz, son cadet de trente-deux ans, qui vient à peine d'entrer en relations avec lui pour lui dire « son admiration pour avoir compris la théorie de la relativité⁶¹ ». C'est encore Metz qui relate comment Meyerson ne s'est jamais marié : un amour contrarié l'en aurait définitivement dissuadé. Les parents de la jeune fille qu'il aimait, à Heidelberg, pendant ses études, voulaient qu'il se convertît pour épouser leur fille. Ce qu'il refusa⁶².

Un journaliste rapporte, après sa mort, une anecdote qui le montre seul et malheureux de l'être :

« À un ami qu'il voyait quelques jours après un très grand deuil – celui-ci avait perdu sa femme qu'il adorait – il confiait : Je sais les liens qui vous unissaient à votre femme. Je sais à quel point votre ménage fut une admirable communion... Mais vous avez eu des années de bonheur, vous... Songez à ceux qui n'ont pas eu une année, même une journée de bonheur... Je donnerais toute ma vie de travail, moi, pour une heure de bonheur⁶³. »

Notre portrait laisse à dessein de côté les aspects de l'activité de Meyerson dans les œuvres philanthropiques juives ainsi que ses rapports de voyages en Palestine qui donneront lieu à une étude particulière et approfondie. De même traiterons-nous ailleurs de ses réseaux ou de ses rencontres amicales au café Vachette ou autre. Pour ses apports à la philosophie, nous laissons nos collègues philosophes se pencher sur ces questions⁶⁴.

Eva TELKES-KLEIN
(mars 2004).

60. ACS, A408/70, brouillon non daté, réponse à la lettre de Metz du 18 août 1924.

61. A. METZ, *art. cit. supra* n. 11, p. 97-105.

62. *Ibid.*, p. 104.

63. *Aux écoutes*, 9 déc. 1933, p. 9.

64. Un groupe de recherche international s'est constitué autour de l'équipe du Centre de recherche français de Jérusalem, qui, unissant les compétences de chacun, s'attache, à partir de l'exploitation du fonds d'archives, à dégager la personnalité de Meyerson et à souligner la richesse et l'originalité de sa pensée. Un colloque consacré à ces questions doit se tenir à Jérusalem en juin 2005.